

HOMÉLIE 5

«Du reste, mes frères, nous vous prions et vous conjurons dans le Seigneur Jésus de marcher dans la voie de Dieu comme vous avez appris de nous qu'il fallait y marcher pour lui plaire, de telle sorte que vous avanciez de plus en plus. Vous savez, en effet, quels préceptes je vous ai donnés par notre Seigneur Jésus Christ. Or, voici quelle est la volonté de Dieu, votre sanctification.»

1. Après s'être arrêté sur des choses actuelles et pressantes, au moment d'aborder des sujets d'un intérêt permanent et qu'il faut entendre sans cesse, il met en avant ce mot, «du reste.» A la vérité, nous vous prions et nous vous conjurons sans cesse dans le Seigneur. Quoi ! il ne se déclare pas même digne de foi quand il s'agit de leur adresser une prière; et qui jamais le fut comme lui ? Il prend le Christ pour caution. C'est au nom de Dieu que nous vous prions et vous conjurons, dit-il. Comment entendre autrement cette parole, «dans le Seigneur ?» Il parlait de même aux Corinthiens : «Dieu vous prie par nous.» (II Cor 5,20) «Comme vous avez appris de nous,» ou mieux, reçu; car ce n'est pas seulement par des paroles, c'est aussi par des actes. «Comment vous devez marcher.» Ceci s'applique à la complète direction de la vie. «Et plaire à Dieu, pour que vous avanciez de plus en plus,» ou que vous abondiez; pour que vous ne vous en teniez pas strictement aux préceptes, et que vous alliez au delà, qu'il y ait surabondance dans votre vertu. Il venait de constater avec une admiration sincère la solidité de leur foi; il coordonne maintenant leur conduite. En cela consiste le progrès, à dépasser les prescriptions rigoureuses, les vrais commandements; quand on est en dehors de ces limites, tout dépend de la bonne volonté, de l'initiative de chacun. De même que la terre ne doit pas se borner à rendre la semence, l'âme ne doit pas non plus s'en tenir à ce qui lui a été prescrit; il faut qu'elle fasse davantage. L'exubérance dont il est ici question nous indique les deux choses qui constituent la vertu, s'éloigner du mal et faire le bien. Il ne suffit pas de l'abstention pure et simple pour être réellement vertueux; ce n'en est que le principe et comme une entrée dans la voie qui nous y mène; pour arriver au but nous avons besoin d'une ardeur infatigable. Ce qu'on doit nécessairement éviter, il l'a posé comme un législateur austère, et certes avec raison, puisque les choses défendues nous attirent le supplice si nous les commettons, et nulle gloire si nous nous en abstenons.

Quant à ce qui fait l'essence de la vertu, comme se dépouiller de ses richesses, et d'autres actes pareils, cela ne doit pas être l'objet d'un précepte; et quoi donc ? «Qui peut comprendre, comprenne.» (Mt 19,12) Ce que Paul leur avait prescrit, non sans crainte et sans tremblement, il veut selon toute apparence le leur rappeler dans des lettres empreintes de la même piété. Ce n'est donc pas une prescription nouvelle, il en appelle simplement à leur mémoire : «Vous savez quels préceptes je vous ai donnés par notre Seigneur Jésus Christ. Or, telle est la volonté de Dieu, votre sanctification.» Observez qu'il n'est pas de sujet auquel il touche avec autant de délicatesse à la fois et de véhémence. Ailleurs il dit aussi : «Cultivez la paix avec tous, et la sanctification, sans laquelle nul ne verra le Seigneur.» (Heb 12,14) Et ne vous étonnez pas qu'il écrive constamment là-dessus aux fidèles; il écrit de même à Timothée : «Conservez-vous chaste.» (I Tim 5,22) Dans sa seconde épître aux Corinthiens, il s'exprime encore en ces termes : «Dans une patience inaltérable, dans les jeûnes, dans la chasteté.» (II Cor 6,5-6) Vous trouverez ce conseil sans cesse, dans l'Épître au Romains et dans toutes les autres. En réalité, c'est le mal contraire qui perd le monde. Un pourceau qui s'est roulé dans la boue, porte avec lui une odeur infecte qui le suit partout et qui frappe aussitôt les sens : tel est l'impudique. On ne se débarrasse pas facilement de cette funeste infection. Quand ceux-là même qui sont mariés se livrent à ce désordre, quelle horreur n'est-ce pas ? «Or, c'est la volonté de Dieu que vous deveniez saints et que vous vous absteniez de toute fornication.» Il est bien des genres d'iniquité, des passions multiples et diverses, qu'on ne saurait même nommer. Paul se borne à dire : «De toute fornication,» laissant à la conscience le soin de compléter sa pensée : «Que chacun de vous sache garder son corps dans la sanctification et l'honneur; qu'il l'affranchisse des appétits désordonnés, auxquels se livrent les nations qui ne connaissent pas Dieu.» – «Que chacun de vous sache conserver son corps.» C'est donc une science, une grande science de ne pas se livrer à la volupté. Une autre conséquence : nous possédons notre corps tant qu'il est pur et dans la sanctification; dès qu'il est souillé, c'est le péché qui le possède. Nous ne pouvons pas en douter; car il ne fait plus ce que nous voulons, il fait ce que le tyran commande. «Non dans les appétits désordonnés.» Il nous montre ici les moyens de rester dans les limites de la modération et de couper court à la

convoitise. Les délices, en effet, les richesses, l'apathie, la paresse et l'oisiveté, toutes les autres choses pareilles nous poussent à des désirs insensés. «Comme les nations qui ne connaissent pas Dieu.» Voilà bien ce que sont les idolâtres, ils ne prévoient pas les châtiments à venir.

2. «Que personne ne franchisse les bornes et ne fasse en cela tort à son frère.» Remarquable expression que celle-là, «ne franchisse les bornes;» les bornes que Dieu lui-même a posées et qui sont déterminées par la nature, l'inviolable unité du lien conjugal. Attenter à l'honneur d'une autre famille, c'est donc une transgression, un vol, une injustice atroce; il n'est pas même de vol comparable à celui-là. Un homme ne déplorera jamais une perte d'argent à l'égal du déshonneur de sa femme. Vous parlez de fraternité, et vous faites à votre frère la plus cruelle de toutes les injures. Ici c'est de l'adultère qu'il s'agit, et plus haut c'est d'une fornication quelconque. Comme l'Apôtre allait déclarer qu'il ne faut en aucune façon empiéter sur les droits de son frère, il a soin de dire auparavant : Ne vous imaginez pas que la défense soit ainsi restreinte; vous devez également respecter les femmes étrangères, celles qui ne sont pas mariées, celles même d'une profession infâme. Vous devez vous abstenir de toute fornication. C'est pour cela qu'il ajoute : «Car le Seigneur est armé pour venger tous ces désordres.» Il les a d'abord exhortés, en réveillant en eux le sentiment de la honte, en les comparant aux Gentils; puis il leur fait voir combien la chose est inique, puisque c'est attenter aux droits du prochain. Il conclut par une considération capitale : «Car le Seigneur est armé pour venger ces désordres, comme nous vous l'avons déjà dit et certifié. Non, ce n'est pas impunément qu'on agit de la sorte, et la volupté n'égalera jamais le châtiment.» Dieu ne nous a pas appelés à l'impureté, mais bien à la sanctification.

Comme il a désigné le frère et présenté Dieu pour vengeur, il ne veut pas nous laisser croire que nous échapperions peut-être au châtiment si nous étions simplement coupables envers un infidèle. Dieu sévira contre vous, non pour venger un homme précisément, mais parce que vous l'avez outragé lui-même. C'est lui qui vous a appelé, et sur lui tombe l'insulte. De là ce qui suit : «Celui donc qui méprise ces choses ne méprise pas l'homme, mais Dieu, qui même a mis en nous son Esprit saint.» Que vous ayez séduit une reine, ou bien la femme de votre serviteur, le crime est le même. Comment le savons-nous ? Vous venez de l'entendre, Dieu venge son propre honneur surtout en vengeant celui de l'homme; et vous, en outrageant Dieu, vous vous êtes déshonoré vous-même. Dans les deux cas déterminés le crime est un adultère, parce qu'il y a un mariage des deux côtés. Du reste, auriez-vous commis la fornication, et non l'adultère, n'auriez-vous eu de rapport qu'avec une femme perdue, Dieu vous punira, par la raison qu'il se venge lui-même, et que, si vous n'insultez pas un homme, vous méprisez les lois de Dieu. En voulez-vous une preuve ? vous vous cachez en agissant ainsi, faisant à Dieu l'insulte de supposer qu'il ne voit pas. Si quelqu'un que le monarque aurait honoré de la pourpre et comblé de distinctions, qui dès lors est obligé d'avoir une conduite en rapport avec sa dignité, s'introduisait dans une maison de prostitution, qui outragerait-il, je vous le demande ? cette femme, ou le souverain ? Sans doute il concourt au déshonneur de la première, mais ces choses ne se comparent pas. Je vous en conjure, fuyez une telle abomination. Vous n'hésitez pas à punir votre femme si vous trouvez qu'elle a failli : vous serez puni de même sinon par les lois, du moins par Dieu, puisque vous vous êtes rendu coupable d'adultère. Ce n'est pas seulement la femme mariée qui commet le crime, c'est également l'homme dans la même condition.

Pesez bien ce que je dis; quelque pénible que ce soit pour plusieurs, il n'en faut pas moins le dire, si nous voulons corriger les prévaricateurs. L'adultère l'existe quand l'homme est marié, que la femme le soit ou ne le soit pas. Qu'importe qu'elle ne se trouve pas engagée dans les liens du mariage ? étant vous-même marié, vous portez atteinte aux droits les plus légitimes et vous dégradez votre corps. Pour quelle raison, dites-moi, punissez-vous une femme qui s'est rendue coupable avec un homme libre et sans aucun engagement ? Par la raison que c'est un adultère. Son complice a beau n'avoir pas de femme; elle est sous la loi du mari. Donc vous aussi, vous avez des engagements sacrés envers votre femme; et, par conséquent encore, l'action que vous commettez est également un adultère. «Celui qui renvoie sa femme, est-il écrit, excepté dans le cas de fornication, l'expose à l'adultère; celui qui prend une femme renvoyée est lui-même adultère.» (Mt 5,32) Or, si celui qui prend une femme renvoyée mérite le nom d'adultère, ne le mérite-t-il pas encore plus celui qui pêche avec elle, quand il a sa propre femme ? C'est évident pour tous. Hommes, je vous en ai dit assez. C'est à propos de ces criminels que le Christ a prononcé cette sentence : «Leur ver ne mourra pas, leur feu ne s'éteindra jamais.» (Mc 9,44) Il était nécessaire de vous parler de la sorte à cause des jeunes gens, mais pas même autant à cause d'eux qu'à cause de vous-mêmes; cela

s'applique à vous d'une manière plus directe. Pourquoi ? je vais vous le dire. Celui qui n'a pas connu la fornication, n'apprendra pas l'adultère; tandis qu'après avoir fréquenté les femmes perdues, on en vient vite à ce crime; et, si ce n'est pas avec des femmes mariées, ce sera avec des femmes libres.

3. Quel est donc le but de mon exhortation ? De vous engager à couper le mal dans sa racine, vous tous dont les fils sont déjà grands et qui les destinez à vivre dans le monde : hâtez-vous de les placer sous le joug salutaire du mariage. A cette époque de la vie, ils sont obsédés par les passions; avant de les marier, employez tous les moyens possibles, la persuasion et l'autorité, les menaces et les promesses, pour les retenir dans le devoir : quand est venue l'époque de leur union, n'y mettez aucun retard. Voilà que je tiens le langage même du monde; mais je n'en rougis pas. Paul a bien pu dire : «Ne vous fraudez pas réciproquement.» (I Cor 7,5) Ce langage semblerait encore plus honteux; l'Apôtre ne s'est pas néanmoins arrêté devant cette considération; il n'a pas fait attention aux paroles, il ne s'est préoccupé que des actes que ces paroles devaient corriger. Lors donc que votre fils aura l'âge convenable, avant qu'il embrasse la profession des armes ou tel autre genre de vie, ayez soin de pourvoir à son mariage. S'il voit que vous ne perdez pas le temps, que vous vous empressez de lui trouver une épouse, il pourra dominer les entraînements de la jeunesse; mais, s'il a lieu de penser que vous y mettez de la négligence ou des retards calculés, que vous attendez enfin qu'il soit en position de faire un riche mariage, cette longue attente le découragera, et sera capable de l'entraîner bientôt au désordre. Hélas, encore ici l'amour des richesses est la racine de tous les maux. Personne qui songe sérieusement à rendre son fils vertueux et sage, tous soupirent après l'or; aucun zèle pour le bien véritable. Je vous en supplie donc, songez avant tout à la pureté de leur âme. Si votre fils a le bonheur de rencontrer une chaste épouse, les autres femmes ne lui seront plus rien; avec la flamme de l'amour grandira dans son âme la crainte de Dieu; le mariage alors sera vraiment honorable, l'asile et le boulevard de la chasteté; d'abondantes bénédictions se répandront sur les enfants, les époux resteront inviolablement unis l'un à l'autre; ignorant tous les deux les mœurs étrangères, ils rivaliseront de prévenance et de soumission.

Quand un jeune homme a déjà donné dans la mollesse et la corruption, il pourra bien un jour ou deux faire l'éloge de sa jeune femme; mais bientôt les anciennes habitudes le ressaisiront, il lui manquera quelque chose, et les airs affectés, et la démarche molle, et les rires immodérés, et les paroles aventureuses, et tant d'autres ignominies que nous ne pouvons pas dire et qui sont le propre de la servitude. La femme libre ne saurait jamais s'abaisser jusque-là, elle se respecte trop elle-même. Sachant le noble but de l'union qu'elle a contractée, elle est venue pour faire régner avec elle la décence et la pureté dans une famille, et non pour être un vil instrument. Les manières de la courtisane vous paraissent agréables ? je le sais, puisque je le vois dans l'Écriture : «Les lèvres de la courtisane distillent le miel.» (Pro 5,3) Voilà pourquoi je m'efforce de vous éloigner de ce miel, dont la douceur se change promptement en amertume; et l'Écriture le dit aussi : «Cette suavité dont pour quelques instants elle remplit votre bouche, vous la trouverez ensuite plus amère que le fiel, vous y sentirez la pointe d'un glaive à double tranchant.» (Ibid., 4)

Je vous entends me reprocher ce langage; mais pardonnez-moi de semblables témérités; ce n'est pas volontiers que je m'expose à choquer vos oreilles, c'est pour ramener au sentiment de l'honneur ceux qui n'ont pas honte des choses, alors qu'ils me reprochent peut-être de n'avoir pas honte des paroles. Je pourrais me justifier par de nombreux passages des Livres saints. Ezéchiel accuse Jérusalem dans un même langage, et il n'en rougit pas. Il a raison; car ce n'est pas la passion qui le lui dicte, c'est le dévouement. Si les expressions paraissent honteuses, le but ne l'est certes pas : il se propose de purifier les âmes. On ne convertira jamais les pécheurs impudents, à moins d'employer les mots qui les stigmatisent. Le médecin qui veut extirper la corruption, ne craint pas de porter la main dans la plaie purulente; il ne pourra pas la guérir, s'il ne commence par souiller ses mains. Je ne puis pas non plus remédier à vos vices, sans que ma bouche soit en quelque sorte souillée. Je me trompe cependant; ma bouche n'est pas plus souillée que les mains qui guérissent. Pourquoi ? Parce que ce n'est pas là notre corruption personnelle, pas plus que ce n'est celle du médecin; elle provient d'un corps étranger. Or, s'il n'hésite pas devant les plaies d'un autre, comment reculerions-nous devant celles qui nous affectent nous-mêmes ? vous êtes notre corps; ni votre faiblesse ni votre impureté ne peuvent nous le faire méconnaître.

4. Quelle est donc ma pensée quand je vous parle de la sorte, et quel est le but de mon exhortation ? L'habit que porte votre serviteur, il ne vous viendra jamais à la pensée de le prendre, parce qu'il vous inspire le dégoût; vous aimeriez mieux rester nu que de vous en

servir : et cette vile créature, cette femme qui s'est traînée dans la boue, insultée par tout le monde, ne vous inspire aucune horreur, aucune répulsion ! Vous avez honte de m'entendre ? Mais ce sont les actions et non les paroles, qui devraient vous faire rougir. Je passe tout le reste sous silence, je me garderai bien de retracer toute la corruption des mœurs, tant d'habitudes dégradantes et serviles. Dites-moi, vous rivalisez donc avec votre serviteur dans vos affections, et non pas seulement avec votre serviteur, mais avec le bourreau lui-même ? Vous ne voudriez pas assurément toucher la main du bourreau, et vous n'hésitez pas à partager l'objet de sa passion, à vous mettre en concurrence avec lui ! N'en est-ce pas assez pour vous couvrir de honte, pour vous jeter dans les angoisses de l'avilissement ? Je viens de recommander à vos pères de ne pas tarder à vous marier; mais cela ne vous met pas à l'abri du supplice. S'il n'avait pas existé, s'il n'existait pas encore beaucoup de jeunes gens vivant dans la chasteté, vous auriez peut-être une excuse; mais du moment où ces exemples vous sont donnés, comment oseriez-vous prétexter que vous n'avez pu réprimer les feux de la concupiscence ? ceux qui l'ont pu vous condamnent, puisqu'ils avaient la même nature que vous. Ecoutez encore l'Apôtre : «Cultivez la paix et la sanctification, sans laquelle nul ne verra le Seigneur.» (Heb 12,14) Ne suffit-il pas de cette menace pour vous effrayer ? Vous en voyez d'autres qui demeurent toujours vierges, qui vivent constamment avec honneur; et vous ne savez pas vous maîtriser pendant la période si courte de la jeunesse ? Vous les voyez lutter mille fois contre la volupté, et vous ne soutenez pas même une lutte ?

Si vous le voulez, je vous en dirai la cause. Ce n'est pas la jeunesse qu'il faut en accuser; autrement tous les jeunes gens seraient impudiques : c'est vous-mêmes qui vous jetez dans la fournaise. Lorsque vous allez vous asseoir sur les gradins du théâtre, et que là vous repaissez vos yeux des nudités les plus révoltantes, vous avez un instant de folle joie; mais il se trouve ensuite que vous avez allumé dans votre corps une fièvre qui le consume. Lorsque des femmes nues ont posé devant vous comme les modèles d'un art impudique, avec cet accompagnement de décors et de chants qui n'ont pas d'autre but que d'enflammer les passions, lorsqu'on a cessé de vous redire et de représenter devant vous les triomphes et les chagrins dont cette même passion est la source, sans aucun ménagement pour l'honneur de nos mères ni pour les cheveux blancs des vieillards, dont le masque est flétri sur la scène, à travers toutes ces images des impures amours, comment pourrez-vous désormais, je vous le demande, vous contenir dans les bornes de la modestie ? Ces spectacles, ces discours lascifs, toutes ces excitations malsaines, ayant une fois pénétré dans le plus intime de votre âme, vous poursuivront jusque dans votre sommeil; car les visions nocturnes sont toujours empruntées aux violentes impressions du jour. Telles étant donc les blessures profondes que vous allez recevoir bénévolement, tel étant le poison que vous buvez sans précaution et sans mesure, comment se pourrait-il que la pourriture n'allât pas toujours en augmentant, que la maladie ne devint pas plus intense, alors surtout qu'elle agit sur l'âme avec une tout autre efficacité que sur le corps ? Il est plus facile, si nous le voulons bien, de rendre à l'âme sa droiture et sa vigueur. Le corps réclame des remèdes, des médecins et du temps; tandis que la santé spirituelle dépend uniquement de la volonté. Mais aussi voilà pourquoi vous êtes tombé dans une maladie plus grave. Quand nous accumulons tout ce qui peut nous nuire, sans tenir aucun compte de ce qui pourrait nous faire du bien, comment la santé se maintiendrait-elle ? De là vient aussi la parole de l'Apôtre : «Comme les nations qui ne connaissent pas Dieu.» Soyons couverts de honte et saisis de frayeur, si les nations qui ne connaissent pas Dieu montrent souvent quelque sagesse; rougissons de leur être inférieurs. La modération et la vertu ne sont pas choses difficiles, il suffit de vouloir les pratiquer, et de fuir les dangers qui nous menacent : sans cette bonne volonté, il n'est pas même aisé d'échapper à la fornication. Quoi de plus facile que de se rendre à l'agora ? Eh bien, l'étrange mollesse de nos habitudes en fait un pénible travail, non seulement pour les femmes, mais encore pour les hommes. N'est-ce pas bien facile de dormir ? nous avons cependant trouvé le secret de le rendre difficile. Beaucoup de riches s'agitent pendant toute la nuit, intervertissant l'ordre des choses et méconnaissant l'heure du sommeil. Rien n'est difficile, en un mot, pour ceux qui veulent, comme rien n'est facile pour ceux qui ne veulent pas : tout dépend de nous. Ecoutez les expressions mêmes de l'Écriture : «Si vous voulez et si vous m'écoutez ... Si, vous ne voulez pas et si vous refusez de m'entendre.» (Is 1,19) Vouloir ou ne vouloir pas, c'est tout. Delà les châtements et les récompenses. Puissions-nous ne mériter que ces dernières et parvenir aux biens qui nous sont promis, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire et honneur aux siècles des siècles. Amen